

GEORGES SAPEDE

RÉCEPTION  
À  
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue  
de Monsieur Jean LAURET,  
Président de l'Académie.

Remerciements de  
Monsieur Georges SAPEDE  
et éloge de son prédécesseur  
Monsieur Jean PARADIS

Vendredi 11 avril 1986

L'ordre du jour appelle la réception de Monsieur Georges Sapède, élu membre résidant pour occuper le fauteuil rendu vacant par le décès du très regretté docteur Jean Paradis.

Le docteur Jean Lauret souhaite la bienvenue à Monsieur Georges Sapède :

Cette séance est consacrée à la réception de Monsieur Georges Sapède, notre nouveau membre résidant.

Avant de vous le présenter, permettez-moi, mes chers confrères, de souhaiter la bienvenue à toutes les personnes qui, aujourd'hui, nous honorent de leurs présences et en particulier les membres des familles de Georges Sapède et de Jean Paradis.

Je salue M. le président Romanet, conseiller régional, et M. Raymond La Villedieu qui vient de faire don de sa bibliothèque à l'Académie.

Nous sommes fiers d'avoir parmi nous M. le professeur Louis Leprince-Ringuet, académicien français et membre non résidant de notre compagnie depuis quinze ans, qui voudra bien nous dire quelques mots après la cérémonie comme le souhaitait le président qui le reçut en 1971, Jean Paradis.

Plus les habitudes sont vieilles, plus on a du mal à s'en débarrasser : elles deviennent des manies.

L'Académie de Nîmes a les siennes.

Elle aime accueillir celui qui a grandi près de l'amphithéâtre et non loin de la source ; qui a exercé une profession honorable dans ses murs. Ainsi quelques aimables juristes, quelques « bons docteurs », quelques

doctes enseignants, auxquels se joignent quelques pieux ecclésiastiques en forment l'ossature.

Georges Sapède, vous ne répondez pas à ces critères et vous venez cependant d'être choisi et élu à l'unanimité par les académiciens nimois.

On doit en conclure que vous êtes un homme de grand mérite.

Vous êtes né à Salindres, vous avez parcouru la France et l'Algérie et vos activités récentes se déroulent à Alès.

La ville de Nîmes a reçu des apports du Levant et du Ponant, mais le haut pays a toujours participé à son essor, si bien que cette cité languedocienne est aussi provençale et cévenole.

Lorsque la convention supprima en 1793 l'Académie royale de Nîmes, son secrétaire perpétuel était un Alésien Jean-Julien Trélis.

Le Consulat, préférant Aristote à Platon, l'a fit renaître, sous le nom de « Lycée du Gard », qualification départementale qu'elle conserva après avoir retrouvé son vocable académique.

Il fallut attendre 1878 et Mac Mahon pour qu'elle redevint l'Académie de Nîmes.

Sans doute les Alésiens en éprouvèrent-ils dépit, puisqu'ils fondèrent alors une Société scientifique et littéraire dont les Mémoires et compte rendus me révélèrent le cas d'un Nimois devenu Alésien qui présente avec vous, mon cher confrère, bien des analogies.

Charles Ferréol, né à Nîmes, avait fait de brillantes études au Lycée impérial de la ville et entra à l'Ecole polytechnique. En 1815, le jeune officier de génie démissionne de l'armée... ou en est chassé ? Il cherche un

emploi ; c'est à Alès qu'il le trouve, comme professeur de mathématiques au collège — mais comme vous Georges Sapède, ce matheux est curieux et comme vous il va obtenir de la Faculté d'Aix-en-Provence sa licence en droit et devenir avocat comme vous avez faillit le faire.

Sa carrière au barreau d'Alès ne l'empêcha pas de créer un journal où il put exprimer ses idées sur la vie sociale, économique et culturelle de la ville. Jusqu'à sa mort, au milieu du siècle dernier, il fut un des phares de la cité cévenole.

Les choses de la vie ont leur part de hasard ; une rencontre, une lecture, la curiosité d'un jour, le songe d'une nuit peuvent déclencher un processus qui assure une place à certains plutôt qu'à d'autres. Mais le hasard ne profite qu'aux forts.

Essayons de vous mieux connaître.

Vous êtes né le 21 mai 1920 et passez votre prime enfance à Salindres ; vous faites vos études secondaires à Montpellier à l'Enclos Saint-François. Vous obtenez la première partie de votre baccalauréat de Lettres (latin-grec) et la deuxième partie de Mathématiques élémentaires.

Lettres ou Sciences, qu'allez-vous choisir ? Vous suivez l'exemple de votre père qui est ingénieur à la Compagnie Péchiney et vous vous inscrivez à la Faculté des Sciences, puis vous entrez à l'Ecole supérieure nationale de Chimie non sans suivre les cours de Droit.

A vingt deux ans vous êtes licencié en Sciences, ingénieur et marié.

Vous obtenez un poste dans l'usine de votre père à Salindres. Votre nomination dans l'Unité de Gardane vous permet de poursuivre vos études de Droit à la Faculté

d'Aix-en-Provence et d'obtenir votre licence.

Vous êtes tenté par le barreau, mais vous restez ingénieur, car votre famille se fonde avec, en 1942, la naissance de votre premier enfant : Françoise.

Votre mérite vous appelle à des postes variés où votre curiosité s'exerce. Vous passez de la recherche à la production, puis à la direction commerciale, ce qui vous amène à changer souvent de centres, toujours dans la même compagnie. Après Gardane, Saint-Auban, Alger, Paris ; mais c'est à Salindres que vous terminez votre brillante carrière en 1980.

En cours de route votre famille s'est agrandie ; après Françoise, Michèle, Bernard, Bruno et Christine naissent et grandissent. Trois filles et deux garçons qui tous ont réussi leur vie : Hautes Etudes commerciales, Sciences politiques, Ecole normale supérieure de Fontenay, Ecole supérieure de Géologie de Nancy, Médecine. Ils sont maintenant installés et vous ont donné onze petits-enfants.

A cause de votre belle famille vous vous êtes installé à Nîmes, mais vous restez en contact avec le milieu industriel, commercial et culturel d'Alès.

Vous créez un journal d'annonces gratuites.

La Chambre de Commerce et d'Industrie d'Alès vous charge de missions diverses.

Vous êtes responsable de la section régionale de l'Association E.G.E.E. (Entente des générations pour l'emploi et l'entreprise). Cette association regroupe des cadres retraités qui mettent bénévolement leur expérience au service des petites et des moyennes entreprises.

L'Ecole supérieure des Mines vous charge d'enseigner aux futurs ingénieurs le Bien Dire et le Bien Ecrire.

Vous faites partie du comité de rédaction du *Petit*

*Cévenol* où vous publiez de nombreux articles, car vous vous intéressez à l'histoire locale et à travers les événements, ce sont les hommes que vous étudiez.

C'est ainsi que vous écrivez des monographies sur : Le Siège d'Alès par Louis XIII, La Peste de 1721, La guerre des Camisards, La fondation d'une Ecole de Marine à Alès, La Symphonie cévenole de Vincent d'Indy, Le baron Jacques de Cambis, Le chimiste Jean-Baptiste Dumas.

Vous brossez les portraits de Cévenols proches de Voltaire comme : Charles-Auguste de La Fare, Jean Cavalier, Antoine Deparcieux, La Baumelle, le poète Florian (ce cabri parmi les loups), le châtelain de Vézenobres : Charles-François de Calvières, le marquis Philippe-Charles de Villevieille.

Avec quelques amis de la rédaction du *Petit Cévenol*, M. Romanet le président de la Chambre de Commerce, vous fondez une association ayant pour but de récompenser par un prix en argent un écrivain parlant des Cévennes : Les Amis du Cabri d'Or.

Figurent dans le jury de ce prix trois académiciens nimois: M. le professeur Louis Leprince-Ringuet, président, MM. Aimé Vielzeuf et Christian Liger et des personnalités telles que M. Canstans, membre de la Haute Autorité audiovisuelle.

En 1984, vous êtes élu correspondant de notre Compagnie.

Nous connaissons mieux maintenant l'homme que vous êtes, mais sait-on jamais tout sur quelqu'un ?

Lorsque je vous ai demandé : « Depuis quand écrivez-vous ? », vous m'avez répondu : « Je n'ai rien publié avant d'être à la retraite, mais toute ma vie j'ai fait des poèmes ».

Georges Sapède, chimiste, juriste, chef d'entreprise, rhéteur, écrivain, esprit curieux des choses et des êtres, vous êtes aussi poète.

Pour certains d'entre nous, ce sera peut-être votre titre de gloire.

Vous allez remplacer à l'Académie de Nîmes un homme exceptionnel, un grand humaniste, un médecin avec lequel j'ai collaboré pendant plus de vingt cinq ans et qui était aimé de nous tous, Jean Paradis.

C'est lui qui président en 1971 avait reçu M. le professeur Louis Leprince-Ringuet que les hasards de la vie ramènent aujourd'hui parmi nous, pour entendre l'éloge que vous allez faire de lui après avoir dit votre remerciement.

Je vous donne la parole.

M. Georges Sapède dit son remerciement et prononce l'éloge du docteur Jean Paradis :

Monsieur le Président,  
Madame, Messieurs,

En m'invitant à siéger dans votre vénérable Compagnie, vous m'avez fait un grand honneur mais je dois avouer que le premier sentiment que j'ai éprouvé fut celui d'une grande surprise.

Comment en aurait-il été autrement, alors que ma vie, jusque dans ces dernières années, s'était déroulée dans le monde de la technique, bien éloignée des spéculations intellectuelles désintéressées telles que les pratiquent les hommes de culture dont vous êtes les authentiques représentants ?

De plus, vous m'aviez, quatorze mois plus tôt, désigné en qualité de membre correspondant. C'était honorer grandement un homme qui n'avait pour mérite que celui d'avoir gardé le goût de la culture classique et d'avoir manifesté une certaine inclination pour l'histoire et un certain intérêt pour Voltaire. Je me trouvais ainsi comblé par votre marque d'estime et de considération.

Comment, dès lors, ne pas être surpris par cette nouvelle dignité que vous venez de me conférer ?

Analysant les raisons qui avaient conduit votre choix et constatant que les hommes de science occupaient peu de place dans votre Compagnie, j'en étais venu, pour atténuer ma confusion, à penser que vous aviez simplement voulu combler cette relative vacuité. Mais, poussant plus avant mon analyse, je me suis demandé pourquoi votre Académie avait choisi, parmi les scientifiques, un homme de terrain, un technicien, plutôt qu'un savant ou un éminent professeur de l'Université.

Ce choix, j'ai pensé que vous l'aviez fait simplement pour distinguer l'un des représentants d'une race en voie de disparition, celle du technicien nourri, en son jeune temps, de latin et de grec. Il en reste encore quelques spécimens, survivants d'une éducation jugée à jamais surannée.

Les futures générations les considéreront, n'en doutons pas, comme des Australopithèques du monde de la technique.

En m'accueillant, en ce début de séance, vous m'avez adressé, Monsieur le Président, des paroles d'une grande amabilité, bien au-delà de ce qui convenait à mes mérites.

Recevant un scientifique, vous n'avez pas hésité à user d'hyperbole. Souffrez que je n'introduise dans mes



remerciements aucune ellipse. Merci donc, mille fois, du portrait trop flatteur que vous avez fait de ma personne.

Il est vrai que l'art du portrait vous est familier puisque j'ai appris, à la lecture du discours prononcé par M. le président Joachim Durand, lors de votre réception à l'Académie, que vous aviez collectionné tous les prix de dessins durant votre scolarité.

Je sais aussi qu'en matière d'art, vous n'aimez pas Picasso. Vous me permettrez de m'en réjouir car je tremble à la pensée de ce qu'aurait été mon portrait si vous aviez été un disciple et un admirateur de ce Maître.

Quoiqu'il en soit, cet art du portrait, simple aperçu de la diversité de vos mérites, illustre, s'il en était besoin, l'extrême richesse des talents représentés dans votre Compagnie. C'est dire, Madame et Messieurs, combien je vous suis reconnaissant de me faire l'honneur de m'accueillir parmi vous.

J'avais, jusqu'à ce jour à votre endroit, estime et admiration. J'y ajoute aujourd'hui ma sympathie, me promettant, par mes efforts, de mériter la vôtre.

Je n'aurais gardé d'oublier, dans l'expression de ma reconnaissance, M. Louis Leprince-Ringuet, qui a bien voulu honorer de sa présence, mon entrée dans cette Compagnie, de même que M. le président Max Romanet, qui m'a fait l'amitié de venir écouter mes premiers balbutiements académiques. Ils font partie, l'un et l'autre, de ces hommes qui comptent - parmi leurs grands plaisirs - celui de faire plaisir aux autres.

Je viens de parler de l'honneur de me trouver parmi vous. Soyez assurés que, si j'en apprécie toute l'étendue, c'est qu'il me touche à plus d'un titre.

D'abord, je l'ai souligné, parce que ma carrière professionnelle m'avait tenu éloigné d'une telle perspective. Elle s'était, en effet, déroulée dans un domaine où les chiffres sont rois et les lettres condamnées à un vocabulaire dont la rigueur et la précision n'ont d'autre objectif que celui de l'efficacité, fusse au prix de l'utilisation - bien souvent abusive - de termes empruntés aux langues étrangères.

Là, on parle de budget, prix de revient, rendement et bilans, quand ce n'est pas *d'engineering* ou de *cash-flow*. Le souci permanent est celui de la rentabilité et du profit, bien étrangers à ce que l'on appelle la culture qui, étant pure satisfaction de l'esprit, est par essence désintéressée. J'étais né dans ce milieu puisque mon père était lui-même ingénieur. J'ai eu la chance de trouver en ce père, un homme de culture et d'une grande finesse d'esprit. Ses goûts ont marqué les miens.

« Je crois, me disait-il à la fin de sa vie, que j'étais plus un littéraire qu'un scientifique. »

Cet homme modeste avouait ainsi, sans le vouloir, qu'il avait été l'un et l'autre.

En m'honorant aujourd'hui, c'est lui également que vous honorez. Soyez-en remerciés.

Autre titre de fierté, celui d'entrer dans une Compagnie dont les origines remontent loin dans le passé, puisque fondée par lettres patentes de Louis XIV en 1682, une Compagnie qui a compté parmi ses membres associés plusieurs personnages illustres dont certains ont fait l'Histoire de notre Pays. Quand on s'intéresse, comme je le fais, aux choses du passé, comment ne pas éprouver de la fierté d'entrer dans un cénacle qui a compté, parmi ses membres, des faiseurs d'Histoire !

Enfin, dernier titre d'honneur, et non des moindres, celui d'avoir été désigné pour occuper le fauteuil d'un homme exceptionnel, j'ai nommé : le docteur Jean Paradis.

Homme exceptionnel, à n'en pas douter, car dépassant le cadre de sa spécialité professionnelle, il a su être un homme de pensée, un aristocrate de l'esprit, un sociologue au sens le plus complet du terme, soucieux de l'épanouissement de l'homme et ennemi de ce qu'il appelait la pollution mentale, au premier rang de laquelle il faisait figurer le fanatisme et l'intolérance.

C'est à Nîmes que Jean Paradis voit le jour, le 23 octobre 1904.

Son enfance est sans histoire tout comme l'est sa scolarité au Lycée de sa ville natale. Il gardera de sa jeunesse des amitiés de qualité auxquelles il restera attaché tout au long de son existence malgré les détours du destin.

La classe de philosophie est pour lui une étape importante : il a pour professeur un homme éminent, Michel Alexandre, un ami d'Alain, un de ces maîtres qui ont l'art de façonner les esprits au-delà de la simple transmission des connaissances.

A l'heure du choix d'une carrière, Jean Paradis hésite entre les Beaux-Arts et la Médecine. C'est déjà un trop plein de richesses.

Se conformant aux désirs familiaux, et sans doute contre sa profonde aspiration, il opte pour la médecine.

Mais, dessins et peinture resteront, sa vie durant, de féconds exercices pour donner libre cours à sa sensibilité et à l'élégance de sa vision du monde.

Après l'Internat des hôpitaux, il est reçu docteur en

Médecine de la Faculté de Montpellier, avec pour sujet de thèse : « Le traitement de la blennorragie par les sels d'acridine ». Il a alors vingt-six ans.

Marié à une charmante Nimoise, il s'installe dans sa ville natale.

Spécialiste en Urologie, il voit s'ouvrir devant lui une carrière pleine de promesses. Les promesses seront tenues : il occupera successivement, à l'Hôpital de Nîmes, le poste de médecin-adjoint en urologie (1946-1951), puis celui de médecin-chef (1951-1969).

Durant 28 ans (de 1946 à 1974), il sera le président du Conseil départemental de l'Ordre des Médecins et siègera au Conseil national de cet Ordre de 1968 à 1973, date à laquelle il démissionnera.

Dans ces postes délicats, il donnera la mesure de ses capacités d'homme de contact inspirant confiance et respect et jouera là un rôle important et discret.

Ses qualités et son expérience le conduiront, la retraite venue, à occuper la vice-présidence de la Commission administrative du Centre hospitalier universitaire (1972 à 1979), une vice-présidence très active car la présidence est assurée par le premier magistrat de la ville, fort absorbé par ailleurs.

Telle est la carrière professionnelle du docteur Paradis. Elle suffirait, semble-t-il, à occuper dignement et pleinement une existence. Surtout, si on y ajoute une vie familiale harmonieusement complétée par la présence de deux enfants, une fille et un garçon.

Mais ce n'est en fait qu'un aperçu des activités de cet homme qui n'a pas fini de nous étonner.

Au cours de la dernière guerre, affecté en Alsace dans un service de Santé, le docteur Paradis se prend à

méditer sur la tragique absurdité de ce conflit, sur ses origines et ses fatales conséquences.

Cependant, meurtri par la défaite, quand viendra l'occupation du territoire, cet homme de réflexion entrera dans l'action et ce sera pour y jouer un rôle de premier plan. Membre de l'Armée secrète, il est proche du docteur Salan et du professeur Saintenac qui en sont les dirigeants. Il les remplacera quand ils seront, tour à tour, arrêtés et deviendra chef départemental du Mouvement Uni de la Résistance (le M.U.R.).

Lourde responsabilité, exercée dans un climat de danger extrême. En ce printemps 1944, au n° 13 du boulevard Gambetta, on torture jusqu'aux limites de la mort.

Le 28 mars, un mercredi en fin de matinée, Madame Paradis, épuisée de veilles et d'inquiétudes, reçoit un appel téléphonique lui demandant si le docteur est là. A la réponse négative de Mme Paradis, la voix anonyme se borne à dire : « *Il ne doit pas rentrer* ».

Ces quelques mots venaient de sauver Jean Paradis d'un tragique destin !

Le rôle de ce dernier comme responsable départemental de la Résistance n'aura duré que quelques semaines. C'est dire le climat d'insécurité qui régnait alors pour ces hommes de devoir.

Réfugié dans la clandestinité, c'est dans la résistance ardéchoise que Jean Paradis servira jusqu'à la libération.

Rentré à Nîmes, il est nommé président du Comité de Libération et œuvre obstinément pour éviter, en ces temps troublés, les excès de la haine. Il n'hésitera pas, devant quatre cents délégués réunis en Avignon, à prendre la

parole pour prêcher, si non l'apaisement, du moins la stricte application de la justice.

C'est dire l'élégance morale de cet homme qui, en toutes circonstances, se porte en défenseur de la dignité humaine.

En 1945, la Médaille de la Résistance et la Croix de Guerre avec palmes viendront récompenser sa conduite. En 1948, il sera fait Chevalier de la Légion d'honneur. Soucieux d'améliorer le ravitaillement de la ville de Nîmes et de sa région, il se rend à Paris, en tant que président du Comité de Libération, auprès du ministre Ramadier. A celui-ci, qui lui demande de remplir imprimés et états justificatifs, Jean Paradis de s'écrier : « Jusqu'à preuve du contraire, Monsieur le Ministre, les Gardois ne se nourrissent pas de papier ! »

Et c'est le retour de Paris. Triste retour : un terrible accident de voiture le laisse entre la vie et la mort. Après un an de convalescence, et plusieurs années de soins, l'orientation de sa vie prend un nouveau chemin.

Revenu à l'exercice de la Médecine, bien qu'attiré un moment par la politique dont il apprécie les fécondes responsabilités il va consacrer tout son temps libre à parfaire sa culture et mûrir ses réflexions.

C'est alors pour lui une période de grande effervescence intellectuelle. Atteint d'une boulimie de lectures, il fait commerce avec les grands auteurs classiques, les philosophes, les politiques, les historiens, les mystiques, les poètes. Il annote, établit des fiches, résume.

Sa bibliothèque s'enrichit de livres rares, de collections complètes. Il en dessine les rayonnages. Tout l'intéresse : les arts, le cinéma, le théâtre, la musique, les

voyages. A une dame qui lui demande s'il a un violon d'Ingres : « Oui, Madame, tout un orchestre », répond-il.

Le cercle de ses relations parmi les intellectuels et les artistes s'agrandit de jour en jour : Henri Laborit, Josué de Castro, Lanza del Vasto, Lucien Coutaud, André Fraigneau, Paul Arbousse-Bastide, Roger Bastid, Edgar Maurin, Marc Bernard - et combien d'autres, conquis par la chaleur de son amitié !

Beaucoup seront ses hôtes dans son bel appartement de l'avenue Feuchères, ou dans sa maison de campagne de la route de Sauve, où règne une convivialité jamais en défaut. Certains jouiront de cette fraternelle hospitalité des mois durant.

L'un d'eux, ayant demandé l'autorisation de faire suivre ses livres, arrivera un jour avec cinq tonnes de matériel !

On le sait, Marc Bernard trouvera auprès de ses amis Paradis un asile apaisant pour y finir ses jours.

Comment dès lors, devant une telle qualité de cœur et d'esprit, l'Académie de Nîmes n'aurait-elle pas été séduite à son tour ?

Il y entre en 1949 et, bel exemple de longévité académique, y siègera durant trente-six ans. Il est accueilli par le président en exercice, Monsieur Gibelin, qui, tout en soulignant les mérites du nouvel académicien, insiste sur ses qualités d'artiste et ses connaissances en matière d'art :

« Nous attendons de vous des regards pénétrants sur des tendances de l'art contemporain et des études pleines de goût qui relèvent les beautés des chefs-d'œuvre et le mystère de leur création. »

Et de fait, Jean Paradis, dans sa réponse, dresse un parallèle entre l'Art et la Science et développe, de façon originale, ses propres conceptions.

Il est d'autant plus à l'aise dans cet exercice qu'il a la charge de faire l'éloge, non pas d'un mais de deux artistes qui l'ont précédé à l'Académie : Eloy Vincent, poète, journaliste et dessinateur de talent, et Fernand Pertus, peintre réputé pour la douceur de ses coloris et la délicatesse de sa touche. Deux hommes aux qualités exceptionnelles propres à séduire l'homme raffiné qu'est Jean Paradis.

Ce dernier trouve au sein de l'Académie un milieu idéal pour satisfaire sa soif de culture et son goût des échanges intellectuels. Dans une communication de juin 1954, il fait partager à ses confrères son admiration pour l'œuvre d'un de ses amis d'adolescence, André Fraigneau, qui, dans les milieux parisiens proches de Malraux et de Cocteau, se fait remarquer par d'incontestables dons d'écrivain et d'artiste.

Lors du jubilé littéraire de Marc Bernard, en 1980, le docteur Jean Paradis prendra la parole pour analyser de brillante façon l'œuvre de son talentueux compatriote et ami.

En 1970, Jean Paradis est élu vice-président de votre Compagnie. En 1971, il en est le président. C'est le 23 janvier que le président sortant, M. le bâtonnier Edgar Tailhades, installe son successeur en révélant à son auditoire que M. Paradis, étudiant de soixante-sept ans, prépare une thèse de doctorat ès-Lettres sur le fanatisme avec un éminent professeur de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales de Paris.



Le nouveau président, lors de la séance publique suivant son installation, prononce une allocution tout entière consacrée à l'illustration de l'Académie de Nîmes, la citant comme modèle de tolérance, un mot qui reviendra souvent sous sa plume et dans sa bouche.

Quelques mois plus tard, il lui appartiendra d'accueillir une brillante personnalité du monde de la Science et des Lettres, en la personne de M. Louis Leprince-Ringuet, élu membre non résidant. Ce sera l'occasion, pour le docteur Paradis, de faire l'historique de votre Compagnie, soulignant son ancienneté et les liens qui l'unissent à l'Académie française, soulignant également que des hommes illustres avaient tenu en honneur de s'y faire admettre comme membres associés, tels : Goethe, Napoléon, Talleyrand, Cambacérès et quelques autres grands personnages.

Brossant ensuite le portrait de l'éminent savant et professeur qu'est Monsieur Leprince-Ringuet, le président de conclure :

« Nous serons heureux chaque fois que vous nous ferez l'honneur de siéger autour de cette table. Nous attendrons avec impatience vos retours saisonniers vers les Cévennes pour avoir la joie de vous recevoir et quelquefois, nous le souhaitons, de vous entendre. »

Aujourd'hui, une fois encore, ce souhait se réalise, quinze ans après avoir été formulé. Qu'il me soit permis, Monsieur Leprince-Ringuet, de vous remercier de donner, par votre présence, un éclat plus solennel à l'hommage que nous rendons aujourd'hui à la mémoire de celui qui vous avait accueilli en ces lieux avec, écriviez-vous dans votre lettre de remerciements, « tant de finesse et tant de charme ».

Enfin, dernière intervention marquante de Jean Paradis au sein de l'Académie, une communication intitulée : *L'Homme inachevé*, présentée en 1973. Cet exposé est l'aboutissement de la longue quête de ce penseur et de sa persévérante réflexion pour tenter de dégager quelques préceptes de sagesse à l'adresse des hommes de notre temps.

Il part d'un constat : la lente et singulière évolution du cerveau humain qui a permis à l'homme de passer de l'état d'animal à celui d'être pensant. Lente évolution où le cerveau reptilien s'enrichit du système limbique et du néocortex et transforme en homo sapiens l'australopithèque auquel nous faisons allusion tout à l'heure.

Le premier vivait il y a un million d'années environ. L'homo sapiens date seulement de 50.000 à 100.000 ans. C'est donc une toute récente apparition.

L'évolution continue. L'homme est inachevé. Il reste encore en partie soumis à son cerveau primitif dans ses comportements d'agressivité et de violence. Il convient, nous dit le docteur Paradis, de contrôler les pulsions sauvages du vieux cerveau. Tout ce qui dégrade l'homme, tout ce qui porte atteinte à sa dignité, doit être systématiquement combattu. Orientons l'éducation vers la connaissance et la maîtrise de soi.

Dénonçons la guerre qui est l'horreur du monde. Le réseau des frontières est une survivance de l'esprit de tribalisme. Développons la conscience planétaire pour déboucher sur un comportement mondialiste. Alors peut-être, nous dit-il, les hommes ne chercheront plus de maîtres à tuer mais des maîtres à penser.

Telle est, seulement ébauchée, la doctrine de cet homme au cœur généreux et à l'intelligence toujours en éveil.

Mais, Jean Paradis n'est pas seulement un doctrinaire. Il sait s'engager et être, pour la bonne cause, un sociologue d'action.

Membre directeur de l'Association des Citoyens du Monde, il est professeur à l'Institut des Etudes mondialistes et présente plusieurs conférences très remarquées au Château de La Lambertie à Sainte-Foy-la-Grande.

Adversaire résolu de toute idée de lutte armée, il adhère au Mouvement de la Paix.

Il est également membre de l'Association mondiale internationale pour l'Etude des Conditions de Vie et de Santé (l'A.M.I.E.V.), animée par Josué de Castro. Avec ce dernier, il fera plusieurs voyages d'études à Cuba, en Irlande, au Canada.

Militant d'Amnesty international, il intervient plusieurs fois, personnellement par ses écrits, en faveur des prisonniers politiques.

Tout ceci se fait sans éclat, avec le calme d'une conscience sereine mais avec la fermeté d'une révolte toute intérieure. En vain, chercherait-on à le faire parler de son passé de grand résistant. Modeste, il n'est pas à l'aise dans les récits épiques.

En vain, chercherait-on le moindre ouvrage sur son œuvre. Cet homme, qui a écrit presque tous les jours et a rempli des milliers de feuillets, n'a fait imprimer aucun livre, aucune brochure, aucun opuscule. Ce capital de richesse morale et spirituelle demeure en des classeurs, soigneusement rangés, tels qu'il les a laissés avant de s'effacer discrètement un jour du mois d'août 1985.

Souhaitons que des mains pieuses recueillent ce travail pour faire rayonner demain un message insuffisamment révélé.

Il conviendrait assurément de terminer l'éloge de ce maître de sagesse, de parler des côtés attachants de sa personne : sa distinction, sa courtoisie, l'égalité de son humeur, son goût du travail manuel, son sens de l'humour, son charisme...

Il y aurait tant à dire ! Mais comme le déclare Voltaire :

« Le secret d'ennuyer est celui de tout dire. »

Souffrez donc, Madame et Messieurs, que je me borne à vous remercier de m'avoir fait découvrir, en m'appelant près de vous, un homme de cette qualité.

Quel honneur pour l'Académie de Nîmes de l'avoir compté au nombre de ses membres et quel devoir pour elle d'en conserver et servir la mémoire !

Sur l'invitation du président Lauret, M. le professeur Leprince-Ringuet, de l'Académie française et de l'Académie des Sciences, prend la parole, et dans une brillante improvisation, félicite son ami M. Georges Sapède, membre comme lui du jury du Prix alésien du *Cabri d'Or*, et évoque le souvenir du docteur Paradis par qui il fut reçu à son entrée dans l'Académie de Nîmes.

La séance est levée à 18 heures 15, et les académiciens ainsi que la famille et les amis de M. Sapède et du docteur Paradis se rendent dans la salle de Villeperdrix pour présenter leurs compliments au nouvel académicien.

Un très nombreux public était présent à cette séance dans lequel on remarquait M. Romanet, président de la Chambre de Commerce et d'Industrie d'Alès, ainsi que M. le général (E.R.) Pialoux, qui fut, à l'Ecole polytechnique, l'élève de M. le professeur Leprince-Ringuet.

Après la séance et avant de se rendre au restaurant Lisita où les académiciens devaient fêter au cours d'un repas amical, l'élection de M. Sapède et la venue à Nimes de M. le professeur Leprince-Ringuet, M. le docteur Lauret et MM. Frinaud et Durand accompagnèrent M. Leprince-Ringuet qui désirait saluer à son domicile M. Pierre Hugues, secrétaire perpétuel, et lui présenter ses vœux de rétablissement.